

# Analyse pragma-énonciative des points de vue en confrontation dans les hyperboles vives: hyper-assertion et sur-énonciation

**Alain RABATEL**

Université de Lyon 1, ICAR

Die lebendige Hyperbel ist ein beabsichtigtes und ernsthaftes Spiel mit der Diskrepanz zwischen einer übertriebenen Aussage und nicht-hyperbolischen Ausdrücken. Zur Schau gestellte Übertreibung ist Teil einer problematischen Ausdrucksart, die transgressive Denkweisen rechtfertigt, indem sie generell zu wenig beachtete Eigenschaften des Diskursgegenstandes hervorhebt. Auf sprachlicher Ebene verleihen der Hyperbel alle Intensitätsformen den Status einer "Hyper-Behauptung", für welche der Sender die Verantwortung übernimmt. Letzterer entscheidet sich für eine "Über-Aussage", bei welcher der hyperbolische Standpunkt relevanter erscheint als der entsprechende nicht-hyperbolische Standpunkt.

J'explorerai ici l'hypothèse de points de vue (PDV) en confrontation (Rabatel, 2008) dans l'hyperbole. Cette figure, comme bien d'autres tropes, repose sur un "décalage entre deux représentations distinctes d'un objet du monde auquel l'énoncé réfère. Une représentation exprimée, soutenue par l'ensemble des effets contextuels de l'énoncé, entre alors en conflit avec une représentation préalable et partagée du même objet [...]" (Perrin, 1996: 59). Ces PDV en décalage se cumulent-ils ou, au contraire, entrent-ils dans une logique substitutive? Par rapport aux réponses avancées par Dumarsais (1977) et Fontanier (1968), Perrin (1996: 67) met en avant le fait que l'exagération jouée signale que le producteur de l'hyperbole souhaite une lecture interprétative de l'hyperbole qui prenne en compte les contenus, la forme de l'énoncé et les intentions de l'énonciation, refusant que l'hyperbole se limite à une façon exagérée de dire sans conséquence. Tout en partageant cette conception, je voudrais montrer que l'hyperbole, surtout l'hyperbole vive, est une hyper-assertion intensive qui repose sur une posture de sur-énonciation, car le PDV hyperbolique en dit un peu plus que le PDV non hyperbolique, par-delà la présomption que les contenus propositionnels (de l'hyperbole et de son "équivalent" non hyperbolique) seraient identiques. Pour vérifier cette hypothèse, après avoir présenté mon cadre théorique (1.), je ferai le point sur des caractéristiques essentielles de l'hyperbole, d'un point de vue pragma-énonciatif (2.). Enfin, je tenterai d'établir un lien entre hyperbole, hyper-assertion et posture de sur-énonciation du locuteur hyperbolisant, dans le cadre d'une énonciation problématisante (3.).

## 1. Cadre théorique

### 1.1 *Disjonction locuteur/énonciateur, point de vue*

Dans le cadre d'une conception de l'énonciation co-extensive à la référenciation, je distingue deux instances, le locuteur et l'énonciateur (Rabatel, 2012a)<sup>1</sup>. Le locuteur est l'instance qui profère un énoncé, dans ses dimensions phonétiques et phatiques ou scripturales. L'énonciateur correspond à une position (énonciative) qu'adopte le locuteur, dans son discours, pour envisager les faits, les notions, sous tel ou tel PDV. Le PDV correspond donc aux choix lexicaux, morpho-syntaxiques dans la référenciation d'un contenu propositionnel, car ces derniers expriment le point de vue de l'énonciateur sur l'objet dénoté. Ces PDV sont d'autant plus aisément repérables qu'ils s'appuient sur des énonciateurs E1 en syncrétisme avec le locuteur primaire (comme dans les exemples 1, 2, 4) ou sur un énonciateur interne en syncrétisme avec un locuteur second (ex. 3):

- (1) Couper les cheveux en quatre n'est pas mon habitude ni ne fait partie de mon vocabulaire.
- (2) C'est vraiment un bruit à réveiller les morts.
- (3) J'ai écouté ton "divin Mozart", et je me suis ennuyé.
- (4) Arno, c'est un chanteur qui m'a longtemps été indifférent, maintenant je trouve qu'il est mortel.

Comme ces énonciateurs sont aisément repérables, je n'insisterai pas. Mais, comme Ducrot (1984: 204) l'a montré, les énonciateurs existent aussi y compris en l'absence d'actes de parole et processus communicatif direct et sont reconstructibles à partir des traces de référenciation des objets<sup>2</sup>, comme en (5).

- (5) Au bout d'une seconde, il y eut beaucoup d'heures qu'elle était partie.  
(Proust, *Du côté de chez Swann*)

En (5), la voix du narrateur (L1/E1) rapporte empathiquement le PDV hyperbolique d'un des personnages (e2), attristé par le départ de l'être aimé, sans pour autant lui céder la parole. Le mode de donation des référents met en valeur, par une expression hyperbolique, la douleur de l'absence, à travers la façon d'indiquer un certain laps de temps d'abord sous une forme exagérée par défaut ("une seconde") puis par excès

---

<sup>1</sup> La majuscule, suivie du chiffre 1, code le locuteur/énonciateur primaire, dont le rôle domine les locuteurs/énonciateurs seconds (l2/e2). La barre oblique indique le syncrétisme de L1 et de E1 ou de l2 et de e2. On code e2 seul, en l'absence d'acte de parole (Ducrot, 1984: 205; Rabatel, 2012a: 28).

<sup>2</sup> Raison pour laquelle le linguiste doit appuyer son analyse sur des faisceaux de marques ou d'indices.

("beaucoup d'heures"). Le *dictum* est d'emblée traversé par un mode de donation subjectif. C'est en quoi les choix de référenciation et d'organisation de la prédication<sup>3</sup> n'ont pas qu'une valeur référentielle objective, ils ont une dimension subjective, modale et argumentative qui oriente l'interprétation de la prédication.

## 1.2 *Figures et points de vue en confrontation*

L'hyperbole est un trope qui, comme beaucoup de figures, peut porter sur une unité linguistique ou s'étendre à une portion de discours variable – propositions, voire paragraphes, comme on le verra dans les exemples (8), (10) et (11). La figure "renforce le rendement des énoncés" (Bonhomme, 1998: 7), et l'"écart" gagne à être pensé comme "une actualisation inattendue au regard d'une signification intersubjectivement stable, et dans l'appropriation toute personnelle de cette signification, qui la rend plus ou moins étrange, selon que la figure est plus ou moins conventionnelle" (Détrie, 2000: 9). C'est en cela que la figure confronte un PDV tout personnel avec des PDV davantage doxaux. Je me situe dans le cadre d'une sémantique référentielle qui ne durcit pas la distinction entre sens littéral et sens figuré, dans la mesure où le mode de donation de la référence ne décrit pas (que) le monde réel, mais exprime les expériences et les représentations des locuteurs/énonciateurs, et donc des PDV. Je ne parle pas davantage d'écart entre un sens dénoté<sup>4</sup> et un sens figural connoté, car je ne partage pas l'idée d'un sens dénoté qui serait stable, objectif, et que seule la figure relèverait de la connotation, comme le rappelle le jeu des PDV en (5), "une seconde" étant aussi subjectif que "beaucoup d'heures", quand bien même sa formulation est quasi figée et dénote un petit laps de temps. D'emblée le sens conventionnel indique une certaine façon de voir. De plus, la notion de PDV en confrontation ne signifie pas nécessairement une opposition violente de PDV contradictoires, elle renvoie, dans le cadre d'une énonciation problématisante (Rabatel, 2008, 2012a: 39-40; Jaubert, 2011: 153-157), à une suite de PDV susceptibles d'indiquer des facettes complémentaires d'un objet, ou des jugements

---

<sup>3</sup> Un PDV correspond le plus souvent à une prédication. Mais l'empan peut varier. D'une part, il peut englober plusieurs prédications ayant le même thème ou la même orientation argumentative, comme dans l'exemple (10) *infra*: le macro-PDV hyperbolique correspond à une vision sarcastique des ouvriers incroyants (dont se repaissent les écrivains réalistes). D'autre part, un PDV peut se limiter à une lexie à laquelle la mémoire discursive associe des PDV (à l'instar du mot "racaille", durant les "années Sarkozy").

<sup>4</sup> Dans le même temps, on a besoin de la notion de dénotation, mais c'est une approximation qui renvoie à des significations stabilisées qu'on ne peut considérer comme objectives, sauf par abus de langage.



Le jeu de l'énonciateur E1 avec d'autres énonciateurs et d'autres points de vue en confrontation, les postures énonciatives dans la co-construction des PDV, tous ces éléments sont au cœur du jeu figural. En ce sens, ils sont précieux pour la description des hyperboles et la compréhension des phénomènes de prise en charge dans l'exagération hyperbolique.

## 2. Les caractéristiques pragma-énonciatives de l'exagération hyperbolique

Dumarsais (1977: 108), et après lui Fontanier (1968), définit l'hyperbole comme un trope qui "augmente ou diminue les choses avec excès, et les présente bien au-dessus ou au-dessous de ce qu'elles sont", comme on l'a vu en (5). Mon corpus se borne à quelques exemples (attestés ou fabriqués<sup>7</sup>), car mon objectif théorique est de préciser par rapport à quoi et à qui ces excès sont calculés (le référent ou une certaine idée de ce dernier?), ce qui croise la question de la source de l'intention et de son interprétation et, enfin, rejaillit sur le sens de l'exagération (quantitative ou qualitative).

### 2.1 Sources et instances de prise en charge de l'hyperbole

Le producteur de l'énoncé hyperbolique (L1) peut formuler un énoncé hyperbolique en son nom propre (en tant qu'énonciateur E1), et en le prenant en charge<sup>8</sup>, ou en se mettant à la place d'un autre énonciateur second individuel ou collectif ou anonyme (e2 ou E1'). Ainsi, E1 reprend une expression hyperbolique figée en ne la prenant pas en charge, en (1). En (2), E1 prend en charge l'expression figée imputable d'abord à un énonciateur e2 doxique plus ou moins identifiable. En (3), l'hyperbole renvoie à un énonciateur l2/e2 (interlocuteur) par hétéro-dialogisme. En (4), l'hyperbole correspond, par auto-dialogisme, à un PDV de l'énonciateur E1 (qu'on peut coder E1' pour le distinguer de E1 dans le *hic et nunc* de l'énonciation) que E1 a tenu dans un autre cadre spatio-temporel et/ou conceptuel, mais qu'il ne partage plus (Rabatel, 2012b). Cette distinction énonciative interfère

---

<sup>7</sup> Certes, il est impossible d'ignorer la variable générique, mais celle-ci n'est pas au cœur du propos.

<sup>8</sup> La notion de prise en charge (PEC) correspond à la façon dont l'énonciateur s'engage sur la vérité d'un PDV, cette vérité pouvant être rapportée à la vérité extralinguistique ou à un autre garant, individuel ou collectif (Culioli, 1980: 184; Berrendonner, 1981: 59). Cette dernière vérité intègre des façons de voir qui dépassent la dimension aléthique (Rabatel, 2009: 78-79). La vérité peut être indiquée dans le *modus* ("*oui, franchement*, il y eut beaucoup d'heures qu'elle était partie"), mais, en l'absence de *modus* explicite, la forme assertive du *dictum*, les termes évaluatifs suffisent à garantir la vérité du jugement aux yeux de son énonciateur.

avec la prise en charge de l'hyperbole et, à ce titre, est importante du point de vue de son interprétation (j'y reviendrai plus loin).

## 2.2 *Exagération vers le plus ou le moins, co-orientée ou anti-orientée*

Au plan notionnel, l'hyperbole correspond à une exagération – au sens moderne du terme – par rapport aux dénominations "habituelles" (ou non marquées, ou encore considérées comme idéalement fidèles au référent), dans tel ou tel univers de discours. Le repérage et l'interprétation de l'hyperbole ne nécessitent pas obligatoirement que l'on se réfère à la réalité extralinguistique. Ce qui est essentiel, c'est le décalage entre les dénominations et/ou les prédications attendues dans telle situation, tel univers de discours, tel genre, et celles que le producteur de l'hyperbole propose, comme on l'a vu à propos de (5) et comme le confirme l'analyse des hyperboles dans les univers fictionnels, contrefactuels, par exemple dans les contes de fées ou les blagues<sup>9</sup>.

Ainsi conçu, le décalage permet de distinguer l'auxèse (l'énoncé a une formulation exagérée au-delà, en excès par rapport aux formulations habituelles) de la tapinose (l'énoncé a une formulation exagérée en deçà par rapport aux formulations habituelles). Ces prédications hyperboliques par excès ou par défaut peuvent renforcer la représentation positive du référent, comme en (6):

- (6) C'est un géant. [À propos d'un homme de grande taille]

et, tout autant, renforcer la représentation de l'objet du discours, comme en (7), redoublant à des fins sarcastiques la visée négative d'un référent sur lequel pèse d'emblée un PDV négatif, selon les valeurs de Bloy:

- (7) Il y avait comme un pressentiment de vertige sur ce mufler de basse canaille couperosé par l'alcool et tordu au cabestan des concupiscences les plus ordurières. / Une gouaillerie morose et superbe s'étalait sur ce mascarons de gémonies, crispant la lèvre inférieure sous les créneaux empoisonnés d'une abominable gueule, abaissant les deux commissures jusqu'au plus profond des ornières argileuses ou crétaées dont la litharge et le rogomme avaient raviné la face. / Au centre s'acclimait, depuis soixante ans, un nez judaïque d'usurier ponctuel où se fourvoyait le chiendent d'une séditeuse moustache qu'il eût été profitable d'utiliser pour l'étrillage des roussins galeux. / Les yeux au poinçon, d'une petitesse invraisemblable et d'une vivacité de gerboise ou de surmulot, suggéraient, par leur froide scintillation sans lumière, l'idée d'un nocturne spoliateur du tronc des pauvres, accoutumé à dévaliser les églises. / Enfin l'aspect de ce ruffian démantibulé donnait l'ensemble d'un avorton implacable, méticuleux et présent jusque dans l'ivresse, que d'anciennes aventures auraient échaudé et qui, dès longtemps, n'avait plus son cœur de goujat qu'à l'assaut des faibles et des désarmés.  
(Bloy, *La femme pauvre*)

<sup>9</sup> Voir dans ce numéro certains exemples de Christine Rousseau et d'Anna Jaubert.

Même s'il ne s'agit pas d'"hyperboles pures" (Perrin, 1996: 53) – le texte accumulant comparaisons ou métaphores hyperboliques –, l'exagération négative renforce l'effet de critique négative, avec des superlatifs ("concupiscences les plus ordurières") ou des termes exprimant une intensité de haut degré ("abominable gueule", "avorton implacable") comme s'il fallait à tout prix exagérer pour faire partager la répulsion devant la laideur physique et morale déjà dénotée péjorativement (selon la vision dominante que les classes supérieures de l'époque se font de la classe ouvrière), mais dont l'exagération intensifie la péjoration.

Au total, l'hyperbole n'exagère pas seulement la façon de nommer le référent, elle exagère l'orientation argumentative de la prédication, par rapport à une prédication supposée, non hyperbolique, de sens censément équivalent. L'exagération hyperbolique a donc une dimension référentielle et une dimension argumentative (en ce sens que les choix de la référenciation sont censés justifier un PDV qui vise à être partagé), cette deuxième dimension l'emportant sur la première:

- une hyperbole de sens positif<sup>10</sup> (Hyp +) renforce une réalité dénotée + = amélioration redoublée: (6)
- une hyperbole de sens négatif (Hyp –) renforce une réalité dénotée – = péjoration redoublée: (7)

Cela dit, la difficulté tient au fait que les hyperboles, comme bien des figures, sont rarement "pures". Ainsi, les exemples (8) et (9) cumulent ironie et intensité ou haut degré et, de ce fait, peuvent être considérées comme des hyperboles:

(8) C'est un géant de la pensée. [À propos d'un imbécile]

(9) Alors, comme ça je suis le plus grand con du monde?

On pourrait objecter que l'hyperbole joue avec les différents degrés d'une même échelle argumentative, tandis que l'ironie les renverse. L'argument est fort, mais il tient peu compte de la réalité qui combine diverses figures co- ou anti-orientées. Sans remettre en cause le fait que la plupart des hyperboles jouent sur une même échelle argumentative, je n'exclurais pas que l'hyperbole puisse inverser les polarités argumentatives, soit dans des contextes ironiques, soit dans énoncés où il y a des changements de PDV qui affectent un même objet du discours, comme en (3) ou en (4).

---

<sup>10</sup> Soit on considère que l'hyperbole cumule un contenu positif et une expression positive de forme affirmative ou une expression de sens négatif et de forme négative. Soit on considère, comme Dupriez (1980: 238, remarque 2), que ces deux dimensions ne vont pas nécessairement de pair. Je me range à l'avis de Dupriez. Ainsi, (8) a un contenu négatif indépendamment de la présence d'une forme négative.

### 2.3 *Hyperboles vives, hyperboles conventionnelles et énonciation problématisante*

Selon Perrin (1996: 59), dans les hyperboles, "[l]e locuteur manifeste symptomatiquement, à partir de la fausseté de ce qu'il exprime, son intention de ne pas communiquer littéralement sa pensée. L'artifice de l'hyperbole n'a rien à voir avec une banale exagération". Il faut distinguer les hyperboles conventionnelles de (1) à (4), du type de celles qui reposent sur des collocations ou expressions (semi-)figées, des hyperboles vives de (7), ou (10) à (12), qui s'appuient sur une inventivité lexicale plus grande, éventuellement associée à d'autres figures (métaphores, comparaisons, antithèses, ironies hyperboliques, etc.). On peut ajouter un second critère, relatif à la nature de la mention ironique et à son rapport à la doxa. Dans les hyperboles conventionnelles, le PDV hyperbolique (PDV2<sup>11</sup>) se donne comme la mention d'un PDV doxal qui exagère par rapport à des façons non hyperboliques de dire (PDV1). C'est pourquoi on pourrait inclure un "comme on dit" dans les exemples (1a) à (4a), tant avant la formule semi-figée ou la collocation qu'après ou en incise:

- (1a) Couper les cheveux en quatre, *comme on dit*, n'est pas mon habitude ni ne fait partie de mon vocabulaire.
- (2a) C'est vraiment, *comme on dit*, un bruit à réveiller les morts.
- (3a) J'ai écouté ton divin Mozart, *comme on dit / comme tu dis*, et je me suis ennuyé.
- (4a) Arno, c'est un chanteur qui m'a longtemps été indifférent, maintenant je trouve qu'il est, *comme on dit*, mortel.

Dans ce genre d'hyperboles conventionnelles, PDV2 se donne comme une formulation doxale exagérée plus parlante, plus pertinente que le même PDV (PDV1) qui serait exprimé sous une forme non hyperbolique. En revanche, dans les hyperboles vives, il n'en va pas de même, l'inventivité est rapportée à l'énonciateur premier exagérant – et en ce cas, l'inclusion de la source énonciative n'est plus "comme on dit", mais "comme je dis (à dessein)" –; et cette source singulière du PDV hyperbolique est jugée plus pertinente qu'une façon non exagérée et doxale. Bref, de l'hyperbole conventionnelle à l'hyperbole vive, il y a une inversion des lieux du jugement doxal et de ses valeurs:

- hyperbole conventionnelle: PDV2 hyperbolique doxal plus pertinent qu'un même PDV (PDV1) exprimé sous une forme non hyperbolique

---

<sup>11</sup> Pourquoi parler de PDV2 pour le PDV hyperbolique, manifeste, et réserver la dénomination de PDV1 pour le PDV non hyperbolique, qui ne l'est pas? Parce que le PDV hyperbolique s'interprète toujours, cognitivement, dans un rapport décalé à une formulation non hyperbolique supposée qui a le bénéfice de l'antériorité.

- hyperbole vive: PDV2 hyperbolique plus pertinent qu'un même PDV (PDV1) exprimé sous une forme non hyperbolique, doxale

Dans les deux cas, il y a mention, mais ce n'est pas la même. L'hyperbole vive repose sur la mention d'un PDV exagéré doxal. *A priori*, l'hyperbole vive invente une formulation exagérée qui peut difficilement passer pour une mention. Il me semble pourtant que, si l'exagération de l'hyperbole vive est audacieuse, mensongère, transgressive, si elle est assumée comme telle, c'est sur la base d'un dialogue intérieur muet dans lequel le "comme je dis en exagérant" répond à une objection muette antérieure ("ai-je le droit de dire ainsi?"). L'hyperbole se donne comme une confirmation qui justifie la formulation transgressive d'un PDV transgressif: c'est en ce sens qu'on peut parler de mention, l'énonciateur hyperbolique endossant le fait de jouer le rôle d'exagérateur patenté<sup>12</sup>. Bref, le rapport à l'*altérité* (Perrin, 1996: 65) n'est plus le même: dans le premier cas, l'altérité, ce sont les autres, la doxa, dans le second, l'altérité est en moi et relève d'un jeu (cognitif, interactionnel) par lequel je m'affranchis plus ou moins des conventions pour dire par un détour exagéré ce que ces dernières ne permettent pas de dire directement. Les hyperboles vives (qu'Anna Jaubert nomme "hyperboles rhétoriques" dans ce numéro) jouent avec des PDV différents, autrement dit mettent en œuvre une énonciation problématisante: la formulation exagérée invite le destinataire à une interprétation qui juge des effets et de la pertinence des écarts avec une assertion non hyperbolique, relativement à l'objet (que signifie cette caractérisation de haut degré?) et/ou à l'énonciateur (pourquoi choisit-il une telle intensité dans l'évocation du haut degré?). Comme le disent Dumarsais (1977) et Fontanier (1968), l'hyperbole entre dans la catégorie des figures qui exagèrent pour atteindre une certaine idée de la chose ou pour miner de l'intérieur une apparence vaine et faire entendre un autre point de vue. Mais surtout, si l'hyperbole vive est un jeu, du moins ce jeu est-il à prendre au sérieux (Verine, 2008).

Il faut en effet se mettre d'accord sur ce qui est pris en charge dans l'hyperbole et, au-delà, dans l'énonciation figurale. Comme je l'ai indiqué dans la note 8, la notion de prise en charge dépasse – sans l'annuler! – la dimension aléthique et intègre des façons de voir, des jugements, évaluations qui témoignent de la vérité du propos pour un sujet modal donné. Il s'ensuit que ce qui est pris en charge, c'est l'énoncé, tel qu'il est formulé, et, en l'occurrence, tel qu'il est formulé figurativement, avec sa formulation hyperbolique. Ce qui signifie que, pour (6), par exemple, L1/E1

---

<sup>12</sup> C'est pourquoi ce rôle est parfois accompagné de commentaires méta-énonciatifs éventuellement distanciés, parfois de pleine prise en charge, etc.

prend en charge le sens littéral (/personne atteinte de gigantisme/<sup>13</sup>). Est-ce à dire qu'il ne prendrait pas en charge le sens contextuel (/personne de grande taille/, exprimé littéralement par "X est grand")? On entre là dans le paradoxe de l'énonciation figurale: elle dit plus que la réalité (car X n'est pas un vrai géant), elle veut faire entendre ce plus, mais ce plus n'est perceptible qu'en référence à une réalité qui doit servir de point de référence pour que la dynamique interprétative se mette en branle de façon correcte et pour que l'énonciation exagérée puisse avoir quelque pertinence. Quant à la pertinence, elle n'existe que dans la tension reconnue entre ce point de référence et le point de l'énonciation. C'est pourquoi, si X n'est pas un géant, à la lettre de la vériconditionnalité, X est néanmoins un géant, au sens figural qui veut faire entendre que l'exagération, quoique feinte de ce point de vue-là, est néanmoins sérieuse dans son intention de dire plus qu'une formulation non hyperbolique. Et il en va de l'énonciation hyperbolique comme de l'énonciation ironique, c'est une énonciation feinte qui est pleinement prise en charge<sup>14</sup>. Elle est à la fois feinte et sérieuse, puisque l'exagération veut dire plus et mieux (j'y reviendrai à propos de la sur-énonciation et de la notion de parangon). La conception pragma-énonciative de l'hyperbole fait que l'on ne gagne pas à réduire l'énonciation hyperbolique à un idiolecte, un ethnolecte, un sociolecte ou à une situation ou un genre, comme lorsque l'on dit que les hyperboles seraient "ordinaires" aux jeunes ou aux orientaux (Dumarsais, 1977: 109), que l'hyperbole serait plus naturelle dans la louange, pour renforcer le pathétique, souligner un trait, un affect (Van Gorp *et al.*, 2005: 241). D'un point de vue pragma-énonciatif, l'ethos des locuteurs est toujours un ethos discursif qui *joue* avec un ethos prédiscursif quelconque comme avec des images de soi (Rabatel, 2005a), en les confirmant ou en s'en distanciant, comme on le voit dans les hyperboles de (10) et (11).

- (10) Le père Isidore Chapuis, balancier-ajusteur de son état et *l'un des soulographes les plus estimés* du Gros-Caillou, *s'en étonnait moins que personne*. / Par tempérament et par culture, il appartenait à *l'élite de cette superfine crapule qui n'est observable qu'à Paris et que ne peut égaler la fripouille d'aucun autre peuple sublunaire*. / *Crapule végétale des moins fécondes*, il est vrai, malgré le labour politique *le plus assidu* et l'*irrigation littéraire*<sup>15</sup> *la plus attentive*. Alors même *qu'il pleut du sang*, on y voit éclore peu d'individus extraordinaires. / Le vieux balancier, qui venait d'entr'ouvrir *la crapaudière de son âme* en passant

<sup>13</sup> À supposer que tel soit le sens littéral, qu'on peut discuter, mais c'est secondaire pour le propos.

<sup>14</sup> Rabatel (2012c: 73). Évidemment, si le mécanisme de l'énonciation feinte est le même, au plan de la prise en charge, il y a une vraie différence pragmatique entre l'ironie qui inverse le plus souvent la polarité de l'énoncé pris sous son sens non ironique et l'hyperbole qui n'inverse pas la polarité de l'énoncé non hyperbolique, ce qui fait qu'il est moins grave de ne pas repérer une hyperbole qu'une ironie.

<sup>15</sup> Italiques de l'auteur.

devant un lieu saint, représentait, non sans orgueil, *tous les virtuoses brailards et vilipendeurs du groupe social où se déversent perpétuellement, comme dans un puisard mitoyen, les relavures intellectuelles du bourgeois et les suffocantes immondices de l'ouvrier.*

(Bloy, *La femme pauvre*)

- (11) Mais déjà il était tard, il faisait nuit depuis longtemps et ce fut avec un sursaut de désespoir qu'elle se souvint qu'il fallait rentrer. Rentrer à Grenelle, dans *cette horrible chambre* où elle avait cru tant de fois *mourir*! Il lui faudrait subir les questions *venimeuses* de sa mère, et – à moins qu'il ne fût ivre-mort et vomissant – les réflexions de ce bandit, *plus salissantes que son ivresse*... Sa toilette, il faudrait pourtant l'expliquer, et comment *ces âmes ignobles, étroites comme le péché*, pourraient-elles croire à son innocence? / Et tout cela n'était rien encore. Il y avait ce lit, cet épouvantable lit, *ce matelas de pourriture et d'horreur*! Est-ce qu'elle allait y coucher de nouveau, maintenant? Ah! non, par exemple.

(Bloy, *La femme pauvre*)

Les hyperboles soulignées<sup>16</sup> reposent sur une amplification quantitative et qualitative (intensive); comportent des superlatifs relatifs ("les plus estimés", "les plus assidus", "crapule végétale des moins fécondes"); s'appuient sur la quantification, avec un usage fréquent du pluriel ("âmes", "représentait tous les virtuoses brailards et vilipendeurs", "les relavures intellectuelles du bourgeois, et les suffocantes immondices de l'ouvrier"), associé à une prototypie tout aussi fréquente ("le bourgeois", "l'ouvrier"). De nombreux termes expriment le haut degré, tant au sens quantitatif ("épouvantable", "horrible") que qualitatif<sup>17</sup> ("élite", "mourir", "suffocantes immondices"), etc. De plus, d'autres figures sont traversées par des expressions du haut degré: des comparaisons ("âmes ignobles étroites comme le péché", "réflexions de ce bandit, plus salissantes que son ivresse"), des métaphores ("questions venimeuses", "crapule végétale" [= végétative?], "crapaudière de son âme", "il pleut du sang", "matelas de pourriture et d'horreur"). Bref, l'exagération est d'abord au service d'une vision sarcastique particulièrement insultante.

Si les exemples ci-dessus mettent bien en relief le trait /exagération/, fondamental dans la caractérisation de la figure, comme le confirme l'étymologie<sup>18</sup> – ce genre d'argument a ses limites, mais il n'est pas sans enseignement –, il y a bien des façons d'exagérer. Certaines hyperboles sont plus problématiques que d'autres, comme le souligne, ici même, Anna Jaubert. Cette différence tient tantôt à la forme des hyperboles,

<sup>16</sup> Il est impossible de donner un relevé exhaustif tant les figures se chevauchent. Et, en l'occurrence, tout l'extrait forme une méta-hyperbole.

<sup>17</sup> Kleiber (2013: 68) distingue une intensité de quantité et une intensité de qualité qui renvoie non plus à la quantification gradable de propriétés ou d'états, mais aux propriétés d'un objet, aux prédicats d'affect.

<sup>18</sup> Du *huper*(au-dessus) et *ballein*(lancer, jeter), d'où jeter au-dessus, dépasser la mesure.

tantôt à leur interprétation. Ainsi, (12) est plus problématisant par sa forme que (1) ou (2), en raison de sa théâtralisation et de sa réflexivité, en faisant voir tout un monde dans une simple croûte de pain:

- (12) La surface du pain est merveilleuse d'abord à cause de cette impression quasi panoramique qu'elle donne: comme si l'on avait à sa disposition sous la main les Alpes, le Taurus ou la Cordillère des Andes.  
(Ponge, *Le Parti pris des choses*, "Le Pain")

Mais dans le même temps, PDV2 ne se donne pas comme le dernier mot, comme le prouve la triplification de l'hypothèse hyperbolique: car on sent bien que la liste est incomplète et aléatoire (voir la conjonction "ou") et est de toute façon une image ("comme si"), en sorte que la merveille de cette chose quotidienne reste à explorer encore et encore. Il n'en va pas de même avec les hyperboles de (1) ou (2) qui, du point de vue formel, reposent sur des collocations ou des locutions figées sans mises en valeur qui théâtraliserait la représentation et complexifieraient la signification via un dire réflexif. Du point de vue interprétatif enfin, (7), (10) et (11) sont également plus ou moins problématisants, selon que l'on réduise les hyperboles à une vision sarcastique<sup>19</sup> du monde ouvrier ou qu'on y ajoute une dimension ironique. Car, au plan énonciatif, l'énonciateur en rajoute pour se moquer d'autres énonciateurs, écrivains réalistes qui ont évoqué les réalités basses ou idéologues de gauche, que Bloy juge matérialistes<sup>20</sup>. Ce faisant, Bloy montre qu'il est capable de parler la langue de l'adversaire, la charge visant à invalider une esthétique et une idéologie politique jugées complaisantes (Rabatel, à paraître).

Cette exagération feinte et sérieuse invite à examiner l'hyperbole sous l'angle de la nature des assertions hyperboliques et des postures énonciatives.

### 3. Hyperbole, hyper-assertion et sur-énonciation

Poursuivant une réflexion sur les relations entre hyper-assertion et prise en charge, hypo-assertion et prise en compte (Rabatel, 2012c), je voudrais revenir sur la notion d'hyper-assertion. Du fait de la mise en scène de son dire exagéré, l'hyperbole est une hyper-assertion qui, en vertu de l'autorité conférée au locuteur par son ethos exagérant, invite à comprendre que le PDV hyperbolique est sur-énoncé, car sa signification en dit un peu plus que le PDV non hyperbolique.

<sup>19</sup> Sur la distinction entre sarcasme et ironie, voir Charaudeau (2011: 27) et Rabatel (2012c: 48).

<sup>20</sup> Ces conceptions bloyennes mériteraient d'être discutées, mais ce n'est pas le lieu.

### 3.1 *Hyperbole et hyper-assertion*

L'hyper-assertion est une assertion<sup>21</sup> exprimant un haut degré et un fort engagement de l'énonciateur par rapport à la vérité du jugement contenu dans la prédication<sup>22</sup>. Quelles sont les marques de l'hyper-assertion? Toutes celles qui expriment le haut degré, l'intensité<sup>23</sup>, si elles sont prises en charge par l'énonciateur. Cela concerne les termes exprimant le haut degré sur une échelle de scalarité tels le lexème *géant*, les superlatifs (*le/la plus, très*) les préfixes d'intensité, de haut degré (*hyper-, méga-*), les suffixes d'intensité ou de haut degré (*-issime*), les collocations exprimant l'intensité, le haut degré (*par excellence, au plus haut point, au plus haut degré, par essence*), les chiffres ou collocations de chiffres (*mille fois plus, un million de fois*). La plupart de ces marques sont orientées vers le haut degré pour l'essentiel, mais il en est aussi qui sont orientées vers l'exagération du bas degré et de l'intensité quasi nulle (*très peu, voire pas du tout, le/la moins*), chiffres ou collocations de chiffres (*trois fois rien, ça coûte, trois francs six sous, tu as ça pour trois balles, ça coûte des queues de cerise, tu achètes ça pour des nèfles*). Ces marques peuvent se combiner avec des adverbes d'intensité qui modalisent l'énoncé en marquant un fort investissement du locuteur (Perrin, 2013).

Au plan morpho-syntaxique, l'hyper-assertion est indiquée par une grande diversité de marques: exclamatives (avec exclamations, interjections, etc.), parangons, construction consécutive (Whittaker, 2013: 131-139), etc. L'assertion se donne comme fiable, d'autant plus si elle est renforcée par des marques d'investissement de l'énonciateur ou du co-énonciateur, par exemple avec une question rhétorique ("X n'est-il pas un géant?"), une confirmation ("Oui, c'est un géant"), un renchérissement ("C'est un géant, et même le plus grand de tous les temps"), par des phénomènes de mise en

---

<sup>21</sup> Je n'utilise pas la notion d'assertion au sens restreint du terme, comme un énoncé comportant un groupe nominal et un groupe verbal de forme affirmative, qui se présente comme une vérité (Haillet, 2007: 26), car une telle définition exclut les interrogations directes ou indirectes, les exclamations, les injonctions, les phrases nominales – sans compter les énoncés à un autre mode que l'indicatif.

<sup>22</sup> Ces prédications ne sont pas obligatoirement des aphorisations (Maingueneau, 2012), qui sont de bonnes candidates pour être hyper-assertées parce que détachables, mémorables, mais qui ne sont pas les seules à pouvoir exprimer une idée forte plus ou moins fortement prise en charge.

<sup>23</sup> Dans le n° 177 de *Langue française* consacré à l'intensification, Anscombe et Tamba (2013) soulignent que trop souvent, haut degré, scalarité, quantité, intensité et intensification sont considérés comme des parasyonymes, alors que les différences sont importantes: si, par exemple, la scalarité renvoie toujours à l'intensité, la réciproque n'est pas vraie (Anscombe, 2013: 26); la quantification ne produit pas toujours un effet d'intensification, conçue comme "variation unidimensionnelle à l'intérieur d'une catégorie prédéfinie" (Anscombe & Tamba, 2013: 4).

relief ("Cet X, quel géant! / C'est un vrai géant que X / Ce que X est, c'est un vrai géant"). La dimension problématisante peut encore être marquée par les commentaires méta-énonciatifs, les traces de non-coïncidences du dire (Authier-Revuz, 1995), sans compter, comme on l'a vu, les figures adjacentes à l'hyperbole. Le tout contribue à étendre les manifestations de la figure, qui déborde des tropes en un mot, et peut, du fait de certaines expansions, caractériser des textes entiers, voire une intention (ou une visée) qui va au-delà des marques de haut degré ou d'intensité.

L'hyperbole est donc une hyper-assertion intensive. Est-ce à dire qu'une hyperbole ne pourrait pas être hypo-assertée? C'est possible, en tant que l'hyperbole est une mention qui ne fait pas l'objet d'un accord, mais d'une simple prise en compte (Roulet, 1981: 19; Rabatel, 2009: 75-76, 2012b: 28). Il est possible de marquer un désaccord plus ou moins fort avec la façon de voir hyperbolique: en ce cas, ce n'est pas l'hyperbole (hyper-assertée) qui est hypo-assertée, c'est sa reprise, avec conditionnel de mise à distance, rectification, concession, exemplifiés respectivement dans les exemples (13) à (19)<sup>24</sup>:

- (13) Je ne dirais pas que X est un géant.
- (14) X est-il vraiment un géant?
- (15) Un géant, enfin...
- (16) Il paraît(rait) que X est/serait un géant.
- (17) Géant est un mot un peu fort pour X.
- (18) Géant, c'est excessif pour caractériser X, mais il y a quand même un peu de ça...
- (19) Certes, X est un géant, mais dans le genre, il y a plus grand...

Selon cette hypothèse, il semble ne pas y avoir de place pour des hypo-assertions, car même les hyperboles ironiques relèvent de la sur-énonciation et de l'hyper-assertion, fût-ce sur le mode de la feintise (Rabatel, 2012c)<sup>25</sup>. Le lecteur pourrait concéder l'hypothèse de l'hyper-assertion quand les hyperboles comprennent des modalisateurs de certitude qui marquent une forte PEC d'un dire hyperbolique intensif, comme en (2) ou (20):

---

<sup>24</sup> Dumarsais (1977: 109) recommande d'user de l'hyperbole "sobrement et avec quelque correctif; par exemple en ajoutant, *pour ainsi dire, si l'on peut parler ainsi*". Les exemples cités par Dumarsais renvoient à une hyperbole hypo-assertée, parce qu'elle se donne comme la mention d'un discours autre, qui n'est pas pleinement pris en charge par l'énonciateur E1.

<sup>25</sup> Peut-être est-ce là ce qui rassemble l'hyperbole et l'ironie et ce qui les différencie de l'euphémisme et de la litote, qui semblent plus près de l'hypo-assertion. Le trait /exagération/ distingue vraisemblablement la tapinose de la litote ou de l'euphémisme, car la tapinose est une figure d'exagération tournée vers le moins, reposant sur un ethos exagérant (Reboul, 1991), alors que l'euphémisme ou la litote reposent sur un moins exprimé à travers un ethos de retenue et de mesure (Jaubert, 2011).

(20) Franchement, c'est mortel.

Mais il pourrait aussi objecter que certaines hyperboles sont parfois précédées de modalisateurs de mise à distance, et qu'elles sont pourtant prises en charge par l'énonciateur, comme en (21):

(21) Descriptif: c'est un roc!... c'est un pic!... c'est un cap!  
 Que dis-je, c'est un cap?... C'est une péninsule!  
 (Rostand, *Cyrano de Bergerac*, I, 4)

En (21), les hyperboles du premier vers semblent d'abord prises en charge sur le mode de l'hyper-assertion. Ensuite, le commentaire méta-énonciatif "que dis-je" indique une mention qui se trouve mise à distance. De ce fait, "c'est un cap", mais aussi toutes les autres exagérations inférieures, sous l'angle de la scalarité, sont réinterprétées comme étant seulement prises en compte sur le mode hypo-assertif, et "c'est une péninsule" se donne comme la véritable hyper-assertion véritablement prise en charge par l'énonciateur. Cette explication pourrait être néanmoins discutée: comme les premières métaphores hyperboliques de (21) sont co-orientées vers le plus, on pourrait considérer que, toutes exprimant le haut degré par rapport à la réalité du nez, elles sont toutes prises en charge par E1, au motif que si le plus haut degré est vrai, alors les degrés inférieurs le sont aussi. Mais cette logique référentialiste, comme on l'a dit, est secondaire par rapport au vouloir-dire de l'énonciateur hyperbolisant, pour qui seule la dernière hyperbole approche de ce qu'il veut correctement faire entendre, c'est-à-dire un haut degré insurpassable (insurpassé). Par rapport à cette intention, les premières hyperboles sont en-deçà.

Ce mouvement de correction, qui va de la mention hyperbolique hypo-assertée à l'hyperbole hyper-assertée, se rencontre également dans des hyperboles très transgressives, notamment dans les échanges en face-à-face. Pour des raisons de politesse et de ménagement des faces, comme le montre Ruggero Druetta dans ce numéro, L1/E1 procède en deux temps, d'abord en mettant à distance l'hyperbole avant de la reprendre, d'en justifier le bien-fondé et de la prendre en charge. Ce type de trajet, au fil du discours, invite à aborder la posture de sur-énonciation.

### 3.2 *La sur-énonciation hyperbolique*

L'hyperbole vive repose sur une posture de sur-énonciation, avec un PDV surplombant (Rabatel, 2012a: 35): le point de vue du contenu propositionnel hyperbolique semble dire approximativement la même chose que le point de vue exprimé sous une forme non hyperbolique, doxale, mais soit il réoriente le PDV en un sens différent, soit il en étend ou restreint la signification, par exemple en faisant d'un PDV factuel un PDV de portée générale, ou en posant une entité singulière comme le parangon de sa catégorie ou de sa classe. La réorientation de PDV1 est évidente dans les cas d'hyperbole ironique, suivant en cela les mécanismes de l'ironie, par

antiphrase ou inappropriété (Rabatel, 2012c). La réorientation existe aussi en dehors des contextes ironiques, comme en (3), notamment.

Lorsqu'il n'y a pas inversion des polarités, ce qui est le plus fréquent, PDV2 exprime un PDV plus fort que PDV1, sur l'échelle de la scalarité, sans toutefois rejeter PDV1<sup>26</sup>. C'est ici que l'analyse de l'hyperbole et, conséquemment, l'interprétation des effets dépendent du sens profond que l'on donne à l'exagération: soit on considère que celle-ci ne fait qu'exprimer une intensité plus forte de la réaction de l'énonciateur sans affecter l'objet du discours, soit l'énonciation exagérée affecte aussi l'objet. Dans les deux cas, PDV2 dit plus que PDV1. D'abord, PDV2 en dit plus en insistant sur l'attitude/les intentions de l'énonciateur, ce qui n'est en soi pas mince, car l'hyperbole met l'accent sur une réaction de l'énonciateur face à l'objet, réaction qui cherche par son emphase à être partagée par les récepteurs. Ensuite, PDV2 met l'accent sur des caractéristiques de l'objet peu mises en lumière habituellement. Ces réactions sont en relation avec le haut degré, comme si l'objet exprimait les caractéristiques les plus représentatives de sa catégorie, au point d'en être le paragon<sup>27</sup>. Dans ce cas, PDV2 dit quelque chose d'un objet du discours singulier, factuel, mais en lui donnant une valeur exemplaire. Cette exemplarité est parfois intensifiée (et complexifiée) par le fait que l'exagération hyperbolique est souvent couplée à d'autres figures, notamment des métaphores, des métonymies, des comparaisons, des accumulations, des gradations, des antithèses, etc., qui augmentent la charge intensive et les valeurs accolées à l'objet de discours. À tous ces titres, l'énonciation hyperbolique est problématisante.

Comme je l'ai dit, la sur-énonciation modifie le PDV initial: c'est ainsi que la nature soi-disant paragonique de l'objet hyperbolisé prend ses aises avec le sens commun. Et c'est encore plus vrai quand l'hyperbole est couplée à une autre figure. En ce sens, PDV2 équivaut à un forçage du sens, comme on le voit avec la représentation bloyenne de l'ouvrier, en (7), (10) et (11): car si le lecteur veut bien donner quitus au narrateur que ces personnages sont superlativement sinistres, il y a une marge entre une description factuelle et sa prétention à les ériger en prototypes révélateurs des bassesses du monde ouvrier, voire en clichés.

Cette sur-énonciation quant à l'objet se double aussi d'une posture surplombante du locuteur/énonciateur, qui se sent supérieur aux tenants de l'esthétique réaliste et de l'idéologie du progrès. Bref, l'exagération, via

---

<sup>26</sup> Voir *supra* l'analyse de (21).

<sup>27</sup> L'hyperbole ne repose pas sur une échelle de scalarité, mais marque "un écart de l'entité considérée par rapport à une norme" (Anscombre, 2013: 34) et "un idéal posé comme insurpassable" (Anscombre & Tamba, 2013: 4).

l'intensité et l'emphase, marque sa différence avec le sens commun, révélant l'intensité de débats ou de combats feutrés ou violents selon les contextes. Évidemment, cette sur-énonciation ne vaut que pour les hyperboles prises en charge par l'énonciateur. La sur-énonciation concerne donc autant le contenu du message que la posture du messenger. L'hyperbole s'affiche toujours comme un jeu plus pertinent que les manières habituelles de dire. Je ne partage donc pas l'argument de Dumarsais (1977: 108) lorsqu'il réagit contre l'opprobre dont est victime l'hyperbole en disant que "ceux qui nous entendent rabattent de notre expression ce qu'il faut en rabattre, et il se forme dans leur esprit une idée plus conforme à celle que nous voulons y exciter, que si nous nous étions servis de mots propres". Certes, Dumarsais (1977: 108) a raison de justifier la pertinence de l'hyperbole lorsque le locuteur juge que "les mots ordinaires sont trop faibles pour exprimer ce qu'il veut dire". Mais selon ma conception d'une énonciation problématisante, je trouve que l'idée de "rabattre" de l'exagération ses excès revient à minorer le rôle de l'énonciation<sup>28</sup>. Encore une fois, l'hyperbole vive est le fait d'une énonciation exagérante, qui cherche à dire et à penser autrement une réalité complexe et qui procure à l'énonciateur le bénéfice d'une sur-énonciation jouant avec la doxa. Le dire exagéré repose sur un jeu, mais c'est un jeu à prendre au sérieux.

Un dernier mot, pour conclure. Je ne voudrais pas laisser penser qu'il y a un lien automatique entre hyper-assertion et sur-énonciation, ni que toute hyperbole repose sur une sur-énonciation. Le lecteur attentif aura remarqué mon insistance sur les différences de rapport à la doxa entre hyperboles vives et hyperboles lexicalisées, conventionnalisées. Pour ces dernières, il ne saurait être question de sur-énonciation, puisque l'énonciateur qui prend à son compte ces formulations hyperboliques lexicalisées les fait siennes, selon une posture de co-énonciation avec la doxa. Toutes choses égales, l'énonciateur qui reprend des hyperboles lexicalisées fait comme le locuteur qui cite un proverbe ou un stéréotype. Il n'en est certes pas l'auteur, mais il le prend en charge, le considérant adapté à une situation qui requiert une énonciation proverbiale ou stéréotypique (Rabatel, 2005b: 109). De même, l'énonciateur qui prend en charge une hyperbole lexicalisée le fait parce qu'il pose la situation comme requérant cette énonciation doxale exagérée. Là encore, la co-énonciation ne peut valoir que pour les hyper-assertions prises en charge par

---

<sup>28</sup> J'exprime la même réserve envers Fontanier (1968: 124) lorsqu'il écrit que, ayant repéré "l'illusion", celui qui écoute a besoin "d'un peu de réflexion pour n'être pas dupe, c'est-à-dire pour réduire les mots à leur juste valeur. Tout cela suppose que l'hyperbole, en passant la croyance, ne doit pas passer la mesure".

l'énonciateur, comme en (2), (2a), (4a) ou (6), mais pas pour les hypo-assertions dans lesquelles les hyperboles doxales ne sont que prises en compte, comme en (1), (3) ou dans les exemples (13) à (19) où "géant" fait l'objet d'une mention mise à distance, relativisée, sur le plan du dire ou du dit.

## Bibliographie

- Anscombre, J.-C. (2013): Les exclamatives. Intensification ou haut degré? In: *Langue française*, 177, 23-36.
- Anscombre, J.-C. & Tamba, I. (2013): Autour du concept d'intensification. In: *Langue française*, 177, 3-8.
- Authier-Revuz, J. (1995): *Ces mots qui ne vont pas de soi*. Paris (Larousse).
- Berrendonner, A. (1981): *Éléments de pragmatique linguistique*. Paris (Éditions de Minuit).
- Bonhomme, M. (1998): *Les figures clés du discours*. Paris (Éditions du Seuil).
- Charaudeau, P. (2011): Des catégories pour l'humour. Précisions, rectifications, compléments. In: Vivero García, M. D. (éd.), *Humour et crise sociale*. Paris (L'Harmattan), 9-43.
- Culioli, A. (1980): Valeurs aspectuelles et opérations énonciatives. L'aoristique. In: *Recherches linguistiques*, 5, 182-193.
- Détrie, C. (2000): La figure, une "parole parlante" au plus près du vécu. In: *Cahiers de praxématique*, 35, 141-169.
- Ducrot, O. (1984): *Le dire et le dit*. Paris (Éditions de Minuit).
- Dumarsais, C. C. (1977): *Traité des tropes*. Paris (Le Nouveau Commerce).
- Dupriez, B. (1980): *Gradus. Les procédés littéraires*. Paris (10/18).
- Fontanier, P. (1968): *Les figures du discours*. Paris (Flammarion).
- Haillet, P. P. (2007): *Pour une linguistique des représentations discursives*. Bruxelles (Duculot).
- Jaubert, A. (2011): La litote est-elle un contre-euphémisme? In: Horak, A. (éd.), *La litote. Hommage à Marc Bonhomme*. Berne (Peter Lang), 145-158.
- Kleiber, G. (2013): À la recherche de l'intensité. In: *Langue française*, 177, 63-76.
- Maingueneau, D. (2012): *Les phrases sans texte*. Paris (Armand Colin).
- Perrin, L. (1996): *L'ironie mise en trope. Du sens des énoncés hyperboliques et ironiques*. Paris (Kimé).
- (2013): Les formules monologiques et dialogiques de l'énonciation. In: Dufaye, L. & Gournay, L. (éds.), *Benveniste après un demi-siècle. Regards sur l'énonciation aujourd'hui*. Paris (Ophrys), 187-211.
- Rabatel, A. (2005a): Idiolecte, ethos, point de vue. La représentation du discours de l'autre dans le discours d'ego. In: *Cahiers de praxématique*, 44, 93-116.
- (2005b): Effacement énonciatif et argumentation indirecte. "On-perceptions", "on-représentations" et "on-vérités" dans les points de vue stéréotypés. In: Raccah, P.-Y. (éd.), *Signes, langues et cognition*. Paris (L'Harmattan), 85-116.
- (2007): Répétitions et reformulations dans l'Exode: coénonciation entre Dieu, ses représentants et le narrateur. In: Kara, M. (éd.), *Usages et analyses de la reformulation*. Metz (Cetted), 75-96.
- (2008): Figures et points de vue en confrontation. In: *Langue française*, 160, 3-19.

- (2009): Prise en charge et imputation, ou la prise en charge à responsabilité limitée. In: *Langue française*, 162, 71-88.
  - (2012a): Positions, positionnements et postures de l'énonciateur. In: *Tranel*, 56, 23-42.
  - (2012b): Sujets modaux, instances de prise en charge et de validation. In: *Le discours et la langue*, 3-2, 13-36.
  - (2012c): Ironie et sur-énonciation. In: *Vox romanica*, 71, 42-76.
  - (à paraître): Donner à voir le visible? La vision opacifiante de Bloy dans *La femme pauvre*. In: Georges-Métral, A. de (éd.), *Poétique du visible*. Paris (Classiques Garnier).
- Reboul, O. (1991): Introduction à la rhétorique. Paris (PUF).
- Ricœur, P. (1983): Temps et récit, T. I. Paris (Éditions du Seuil).
- Roulet, E. (1981): Échanges, interventions et actes de langage dans la structure de la conversation. In: *Études de linguistique appliquée*, 44, 7-39.
- Van Gorp, H., Delabastita, D., D'Hulst, L., Ghesquiere, R., Grutman, R. & Legros, G. (2005): *Dictionnaire des termes littéraires*. Paris (Honoré Champion).
- Verine, B. (2008): La parole hyperbolique en interaction. Une figuralité entre *soi-même* et *même*. In: *Langue française*, 160, 117-131.
- Whittaker, S. (2013): L'intensification des noms de propriété. In: *Langue française*, 177, 127-140.